

Le « triangle du salut », clé de compréhension de la crise ?

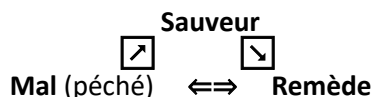
On connaît déjà le triangle dit « de Karpman » (bourreau, sauveur, victime), sorte de transposition sur le plan de la manipulation psychosociologiques, mais la réalité d'aujourd'hui à examiner se situe bien au-delà d'une simple question de relations humaines faussées ou perverses.

Depuis un an, tous les grands médias et structures étatiques nous assènent en permanence le message suivant : un virus dangereusement mortel nous menace, et pour de longues années voire pour toujours. Face à ce message destiné à susciter une peur durable, le masque apparaît comme le signe de l'adhésion-soumission. Le message ajoute que face à ce mal menaçant se dressent ceux qui nous en sauveront : les grands dirigeants du monde et leurs vaccins.

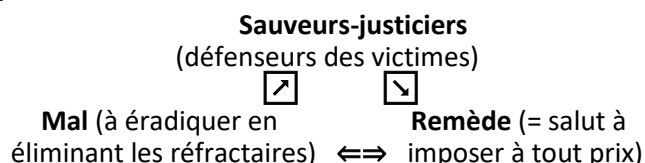
Répandre la terreur s'appelle le terrorisme mais, ô miracle, la terreur doit déboucher sur un salut. Pour grossier que puisse apparaître le procédé, il semble pourtant abuser bien des esprits réputés intelligents. C'est qu'en réalité, il fait appel à des ressorts très profonds de la psychologie humaine, dans deux directions normalement antagonistes : d'une part ce niveau primitif de la peur animale de mourir, et d'autre part celui où l'être humain est capable de sacrifier sa vie pour une cause supérieure qu'il croit juste, ou tout simplement de se plier à un acte par souci de la vie d'autrui. Dans le cas présent, le discours sanitaire affirme que vous sauvez des vies en vous conformant à ses injonctions, même si vous risquez ainsi de nuire à la vôtre, à celle de votre entreprise ou à celle de vos proches.

Nous avons donc les éléments suivants : un **mal** présumé terrifiant faisant des victimes dont on ne cesse de décompter le morbide cumul, avéré ou tronqué, des **sauveurs** vertueux qui disent leur venir en aide, et un **remède** qu'ils sont les seuls à détenir.

C'est la structure du « triangle du salut » contrefaite sur celle qui anime le cœur du christianisme :



et plus précisément ici :



Nous avons sans doute là une clé de compréhension de ce qui se joue et qui peut permettre de faire face efficacement au processus délétère à l'œuvre. La compréhension du combat engagé est déjà une victoire, ou au moins un gage de victoire.

Dans le monde préchrétien, un tel « triangle du salut » était impensable. Certes, des héros étaient prêts à se sacrifier pour la sauvegarde de leur cité (comme les 300 Spartiates), mais il n'est question nulle part d'un salut de l'humanité, non plus que d'un mal universel (dont on doit être sauvé) ou d'une innocence absolue (justifiant la chasse à tout esprit sensé et réfractaire) : ces perspectives sont étrangères au monde antérieur à la Révélation judéo-chrétienne ; et si un homme de cette époque y avait fait allusion, on se serait moqué de lui. Au demeurant, dans toutes les cultures antiques, de nombreux mythes mettaient en garde contre ceux qui rêvaient de sortir de leur condition humaine.

Aujourd'hui, cette obsession de salut par des figures diverses de héros est omniprésente, jusque dans les dessins animés pour enfants. Comment en est-on arrivé là ?

Entretemps, il s'est passé quelque chose.

Ce quelque chose, sur lequel en Europe on fait de plus en plus l'impasse, c'est le personnage historique de Jésus et son extraordinaire rayonnement. Il est la source de l'image du sauveur innocent, juste Juge identifié aux victimes et appelé à régner ; les nouveaux sauveurs du monde s'attribuent secrètement ce qui lui revient – et ils le font le plus sérieusement du monde. Certains sacrifient même volontiers leur confort ou leur richesse pour la cause, voire leur vie (comme les *shahid*-s – martyrs – qui meurent en tuant dans l'explosion le plus possible d'infidèles autour d'eux).

Se posant en défenseurs de victimes réelles ou fantasmées, ces nouveaux sauveurs du monde revendiquent pour eux la pureté de l'innocence et donc le droit de dominer le monde et d'en exterminer les mauvais. La haine et la perversion se drapent ainsi du manteau de la vertu morale – « l'axe du Bien » disait joliment G. Bush. Les nouveaux moralisateurs-terroristes sont des truands ou sont payés par eux. C'est efficace, Jésus l'avait annoncé, cf. Mt 24,24.

Bien sûr, on n'en serait pas là s'il n'y avait eu déjà d'innombrables dérapages dans le passé, notamment dans l'Eglise institutionnelle. Il est toujours très tentant de prétendre agir au nom du Sauveur sans écouter sa Parole ni son Esprit : on en vient bientôt à prendre subtilement sa place. L'image, enracinée dans l'Écriture, de l'Eglise qualifiée « d'épouse du Christ » devrait prévenir ces graves glissements : ce serait comme si l'épouse prenait la place de l'Époux. Néanmoins, dans les faits, l'Eglise s'est posée de plus en plus elle-même en « sacrement universel du salut » ([LG n°48](#) – dans un contexte, il est vrai, ambigu). Plus que le Christ, remisé dans un musée, c'est alors elle-même qu'elle annonce. Quelles lumières attendre de pareille épouse ? Si elle suit cette pente, elle finira sans doute, *mektoub*, par se faire le porte-parole des nouveaux sauveurs du monde qui, eux, ne chercheront plus du tout à paraître gentils.

Nul besoin d'être grand clerc pour découvrir le vrai visage de tous ces bienfaiteurs autoproclamés de l'humanité ; l'écologisme nous donne un exemple éclairant.

La pollution de la terre est une terrible réalité. Depuis 1950, près de la moitié de la masse des insectes a disparu, ce qui est dramatique notamment pour l'avenir des cultures. En 1970 on comptait aux USA un enfant autiste sur cent mille, aujourd'hui un sur 68 ; demain un sur deux ? Des empoisonnements (par pollution et ou autres vecteurs) en sont manifestement la cause. Cette pollution environnementale est surtout générée par les entreprises multinationales laissées libres d'agir selon leurs seuls objectifs financiers. En 2009, Benoît XVI avait dénoncé ce couple mortifère "privatisation des profits – socialisation des coûts" dans *Caritas in Veritate*, ce que *Laudato Si* a repris tel quel en 2015 au n°195.

Mais des vraies catastrophes et de leurs causes, le discours écologiste parle bien peu. Il propose la « terre-mère » à la vénération de tous, et cette nouvelle déesse a désormais des « droits » opposables à ceux des pauvres humains, déclarés coupables de toute cette pollution, droits qui sont au-dessus de ceux des simples mortels. Or, cette déesse, vénérée même à Rome, réclame des sacrifices humains. « Il faut sauver la planète » nous dit-on – au sens de de supprimer une bonne partie de la population mondiale présumée responsable de la pollution et du réchauffement climatique. En 2010, un de ces nouveaux gourous, Bill Gates, [s'est vanté de réduire](#) la population de 10 à 15% grâce à ses vaccins (sans préciser comment), ce qui est peu par rapport aux 90% de réduction préconisée par les « guidelines stones » de Géorgie (USA).

Le culte sanitaire covidien, qui impose aux enfants un masque particulièrement toxique pour eux, a les mêmes exigences et fonctionne sur le même patron. Le professeur J.F. Toussaint avait perçu cette analogie avec les jeunes que les chefs incas immolaient à leurs divinités ([CNews, 15-01](#)). Car il s'agit bien de nuire à la santé et à l'avenir des enfants. Sans parler des famines générées dans nombre de pays par les mesures prises au nom de ce même culte sanitaire, et qui affectent des millions d'enfants immolés sur l'autel d'une religion dévoyée.

Lénine n'avait pas hésité à écrire que « si, pour l'œuvre du communisme, il nous fallait exterminer les neuf dixièmes de la population, nous ne devrions pas reculer devant ces sacrifices » (*Œuvres complètes*, t. II, p. 702). Et n'importe quel dirigeant convaincu de sa mission de sauver la

planète ne peut que se sentir injustement bafoué et entravé par « 66 millions de procureurs » qui ne sont ni fous ni suicidaires. On l'a trop peu entrevu sinon avec Raymond Aaron : sous des formes diverses, les systèmes totalitaires modernes reposent sur ce genre de fondement « religieux » (post-chrétien). Parce qu'ils se voient en défenseurs purs et innocents de victimes supposées, tous ces dirigeants se placent au-dessus de toute morale humaine.

La victimisation est le socle de ces faux saluts. Certes, chacun de nous peut se dire « victime » avec plus ou moins de vérité... mais sur le fondement d'un gros mensonge. Car c'est moins des autres que du Mal que nous sommes victimes, et nous y avons notre part : nul ne peut se dire innocent. A l'emprise du Mal (et du péché), Jésus a proposé le remède, à l'intérieur de notre condition humaine marquée par tant d'épreuves. Les nouveaux sauveurs proposent aussi des remèdes, à de nouveaux maux (ou péchés). Le tiercé gagnant d'aujourd'hui, c'est dans l'ordre la covid (qui fait officiellement moins de victimes que les épidémies de grippe et même beaucoup moins dans les pays où les gens peuvent se soigner efficacement) ; puis le discriminationisme (à l'origine nous dit-on du racisme, du sexisme, de l'homo- ou trans-phobie et du spécisme – c'est le dernier nouveau péché, celui de préférer les humains aux animaux, on devra bientôt mettre un genou à terre en signe de repentance végane) ; et enfin le CO2 (dont la terre-mère est, paraît-il, une pitoyable victime). Tous ces péchés abominables ont leurs « story telling » médiatiques – des contes pour adultes –, comme leurs groupes de pression, tous financés par quelques grandes fortunes, derrière lesquelles on trouve ces nouveaux sauveurs du monde.

Cui bono. Parce que les revendications victimaires sapent les liens familiaux, sociaux, culturels ou nationaux ainsi que l'identité sexuelle ou tout simplement humaine, que resterait-il une fois détruits tous ces liens et ces fondements de l'identité humaine ? Des rapports économiques, des relations d'argent. Et donc un monde dont les détenteurs de fortunes inimaginables deviendraient alors les maîtres.

La « crise du Covid » qui s'est abattue sur le monde n'est pas de nature sanitaire. Son objectif ouvertement avancé, le « grand Reset », est politique, financier et technocratique mais, plus profondément encore, c'est à une religion mondiale dévoyée et fanatique, fonctionnant sur un « triangle du salut », que nous sommes confrontés. Si ce n'est pas la première fois en deux millénaires que ce « triangle du salut » est instrumentalisé, loin s'en faut, c'est la première fois qu'est vraiment mondiale une telle utilisation (qui caractérise tout post-christianisme au sens strict).

L'enjeu est fondamentalement religieux, et la victime véritable est l'humanité dans son ensemble, ce qu'on a pu appeler jusqu'à il y a peu, « le genre humain », jusqu'en ses fondements spirituels. Une menace réelle pèse sur chacun et sur toutes les réalités humaines. Beaucoup d'hommes et de femmes en ont pris conscience aujourd'hui de par le monde, et comprennent qu'ils ne sont pas concurrents les uns des autres, au jeu toujours perdant de la finance, mais que leurs véritables intérêts sont convergents. Ces convergences doivent être mises en lumière, et elles commencent par le combat intérieur, spirituel, contre la corruption et le mensonge. Les chrétiens, témoins vivants d'une unité mondiale par le fait de leur lien avec le Créateur et Père de tous, ont un rôle particulier à jouer dans ce combat mondial. La foi donne la vie.

Edouard-Marie Gallez